

> Entretien avec Benjamin Dupé : « Il me fallait faire exister Vivian Maier sur le plateau »

Comment avez-vous rencontré Vivian Maier ?

J'ai rencontré Vivian Maier en découvrant d'abord une petite partie de son travail : des photographies prises à l'occasion d'un séjour en France, dans un village des Hautes-Alpes d'où sa mère était originaire. C'est le directeur du festival de musique de Chaillol là-bas qui m'a tout d'abord parlé de Vivian Maier et de l'idée de construire un projet autour d'elle.

Je suis évidemment allé me renseigner sur son travail sur le net et je me suis rendu compte que je connaissais ses photos. Je les avais déjà vues dans des expos mais sans retenir son nom. Leur qualité m'a sincèrement attiré. L'idée d'un projet musical autour de la photographie a germé assez naturellement. Et puis, un nouveau projet est toujours excitant ! C'est quelque chose que je n'avais jamais fait et qui m'attire beaucoup. Travailler sur la vidéo, la musique de film sont des choses courantes, qui se font depuis longtemps. Mais écrire une musique spécialement pour des images arrêtées, poétiquement, cela m'inspirait.

Le croisement des genres est au cœur de votre démarche artistique. Ici, l'écriture musicale rencontre l'écriture photographique. Ont-elles des points communs ? Comment les faire dialoguer ?

Elles ont selon moi des points communs subjectifs, dont quelque chose autour de la résonance. Un son est un événement qui arrive au milieu du temps, l'imprime et résonne. Un son a un écho, plusieurs échos d'ailleurs : l'écho acoustique, puis l'écho dans la mémoire. On se rappelle avoir entendu un son. Avec une photographie, il y a aussi quelque chose de cet ordre-là : un corps imprime une pellicule et laisse une trace. La personne poursuit son chemin mais la photo vue la suit. J'ai beaucoup lu sur la photographie, des écrits aussi bien théoriques que philosophiques et poétiques. Les historiens de l'art disent que c'est le premier art qui fixe la personne elle-même et non pas une idée de la personne. En cela, c'est très différent de la peinture puisque c'est vraiment la réalité de la personne qui a été là qui a laissé la trace, non sa représentation. Cette présence du fantomatique dans la photographie, liée à l'absence, au passé, c'est une idée poétique qui habite ma musique depuis très longtemps. Donc, la rencontre s'est faite naturellement.

Je fais également un autre lien entre musique et photographie : le temps de la contemplation. La photographie permet deux temps musicaux. Il y a tout d'abord le temps où elle apparaît. On est alors frappé par la composition d'une photographie, ses lignes, ses contrastes. Comme dans un geste musical, un geste de percussion par exemple, il y a une dynamique. Puis il y a ce second temps où la photographie reste et ne change pas pour laisser la place à une autre photographie, comme pour un film où on a 24 photographies par seconde. Ce temps est alors davantage tourné vers la contemplation : l'œil se promène dans l'image, le cerveau connecte des imaginaires. Il y a quelque chose de suspendu qui me semble bien correspondre avec l'écoute de la musique. C'est ce que je suis en train de travailler au plateau en ce moment, indépendamment de l'aspect opératique, de l'histoire et des personnages : les temps où nous sommes suspendus. La photographie est là et la musique est une sorte d'espace-temps mental pour contempler la photographie.

Le texte de Guillaume Poix, *Tout entière*, a également joué un rôle important dans la maturation du projet.

Initialement, j'avais en tête ce projet autour de Vivian Maier. Assez rapidement, cette forme de petit opéra s'est présentée. Il me fallait faire exister Vivian Maier sur le plateau, qu'elle descende de ses photos et s'incarne sur le plateau. J'ai souhaité l'incarner par une chanteuse parce que c'est une figure d'opéra : Vivian Maier est mystérieuse, fantomatique. On ne connaît pas bien sa vie. Mais je voulais également être au présent et la voir incarnée par une photographe vivante, au plateau, qui prend des photos pendant la représentation-même. Mais j'avais aussi besoin de texte. Dans un premier temps, je m'étais dit que j'allais collecter des interviews, des témoignages sur elle. Je pensais prendre des extraits de texte parlant de la photographie de Roland Barthes, Jean-Christophe Bailly, etc. Le hasard s'en est mêlé. En recevant la newsletter du *Festival Actoral* à Marseille, un festival dédié aux musiques et écritures contemporaines, j'ai repéré le nom de Vivian Maier. J'ai mené mon enquête, découvert ce texte de Guillaume Poix, *Tout entière*, une pièce de théâtre sur Vivian Maier. Ce texte paraissait plus que me correspondre ! Je retrouvais mes obsessions dans le texte : cette idée de dédoubler Vivian, d'associer la photographie et le fantôme, la mort, une forme d'humour aussi, et ces interrogations : « Qu'est-ce que cela veut dire montrer ses photos après sa mort alors qu'elle-même ne les a jamais vues de son

vivant ? », « Que veut dire faire de l'argent avec ça ? Pour ceux qui ont découvert son travail aux États-Unis, c'est devenu un vrai business. » Je suis rentré en contact avec Guillaume Poix, je lui ai expliqué mon projet. Il a tout de suite adhéré et m'a donné l'autorisation, non seulement d'utiliser son texte mais aussi de le couper. Je l'ai adapté pour cet opéra. C'est une véritable chance car c'est un matériau structuré et écrit dans une très belle langue. Un très beau hasard !

Vous avez souhaité faire appel à des spectateurs complices. Que signifie cette expression ? Qu'est-ce qui a motivé ce choix ?

Dans un processus de création, beaucoup de choses se croisent : celles dont on rêve, celles qui vont faire sens et encore bien plus. En réfléchissant à la scénographie avec Olivier Thomas, nous avons tout d'abord imaginé un espace double qui serait à la fois un espace de jeu mais aussi un espace où montrer les images. Lui comme moi, nous n'allions pas nous satisfaire de tendre un écran pour y projeter un diaporama. Nous voulions quelque chose de plus original, de plus incarné, de plus concret. Nous nous sommes beaucoup questionnés sur la façon dont apparaissent ces images. En vidéo ? Sur des boîtes lumineuses ? Les développe-t-on ? Est-ce que ce sont de grands tirages que l'on déroule ? Cette réflexion nous a conduits vers le musée. Dans un musée, on se promène. Des gens sont assis sur de grands bancs, regardent des œuvres. Nous aimions cette idée d'avoir du public sur le plateau. À la fois, cela pouvait signifier le musée ou la galerie mais aussi cela permettait également de ne pas recréer des dispositifs totalement frontaux. Là, nous recréons une sorte de « trifrontal » avec la salle sur un côté puis des spectateurs sur deux autres côtés de la scène. Nous sommes tous ensemble dans la même histoire ! C'est un dispositif sur lequel je travaille assez souvent.

Au début, ce n'était pas plus que ça ! Mais ayant une photographe sur le plateau, nous ne voulions pas qu'elle photographie uniquement le piano et la chanteuse. Mon idée de départ était qu'elle photographie les spectateurs présents en salle. Mais les questions de lumière, notamment, rendaient cela peu pratique. Puis, nous nous sommes dit que ces gens près de nous sur scène pouvaient également devenir l'objet de photographies et se faire tirer le portrait ! Peaufinant cette idée, nous avons imaginé que ces personnes pourraient être en costumes et faire écho à une photographie célèbre de Vivian Maier. Mais je ne veux pas en dire plus ! Pour moi, cette expression « spectateur-complice » traduit cette interaction avec le spectacle en train de se jouer. Ce ne sont pas des figurants : ils ne sont pas uniquement là pour faire une image.

Comment cette nouvelle production s'inscrit-elle dans votre parcours de compositeur en résidence au théâtre de Caen ?

C'est la première création au sein de la résidence. Nous avions présenté *Du chœur à l'ouvrage* pour La Maîtrise de Caen mais c'était avant que ma résidence au théâtre de Caen ne débute. C'est d'abord une belle preuve de confiance de la part de Patrick Foll, le directeur du théâtre de Caen. Lorsque nous avons discuté de la résidence, j'avais déjà ce projet autour de Vivian Maier en tête. Patrick Foll a trouvé cette idée belle et originale, avançant aussi le fait que la photo à Caen est un vrai sujet sur le territoire avec par exemple la présence d'une structure telle que l'Ardi. Pour une maison lyrique, proposer un opéra autour de la photo est quelque chose d'original, très peu utilisé. Avec le recul, ce médium me semble pourtant être comme une évidence. Enfin, nous sommes vraiment au cœur du principe de résidence : les décors et les costumes ont été fabriqués par les équipes et les ateliers du théâtre de Caen. Nous sommes au plateau avec la technique durant deux semaines ! Et nous mettons tout en œuvre avec Patrick Foll et son équipe pour que ce spectacle existe auprès du public, de la presse et des professionnels. D'ores et déjà, je peux dire que cet opéra d'aujourd'hui est assuré de partir en tournée pour une quinzaine de dates dans la saison ! Et nous avons envie qu'il existe encore plus loin et longtemps.

Propos recueillis par le théâtre de Caen, durant les répétitions (mardi 6 octobre 2020).